

L'AMIB ET L'EUPLIE

DE L'ORDRE ET DES LOIS

Vol. 6

Montreal, Samedi 9 Juin 1838

No. 98

POESIE.

LE SAUVAGE.

Il s'en va, l'homme à la peau blanche,
Qui disait : viens voir ma cité,
Fuir mes forêts de liberté,
Mon enfant, mon hamac qui penche,
Fuir ma compagne au teint si beau,
Au pays fin, au doux visage !
Qu'il rejoigne seul au rivage
Sa case qui marche sur l'eau.

Son grand monde est, dit-on, plus loin que ces
savanes,
Il faut passer ce fleuve, et puis ces longs déserts,
Et ces mers, et ces bois tout parés de lianes,
Et d'aut es bois, et d'autres mers.
Oh ! j'aurais dit : Pars seul, m'eût-il fallu lui
rendre
Ses présens, ses couteaux d'acier fins et coupans,
Ses sonnettes au chant si clair qu'il semble en-
tendre
Les écailles de nos serpens.

Comme des nids d'oiseaux, nos abris sont fragiles :
Il dit les siens brillants, avec des murs épais ;
Mais je sais qu'au-dessus de ces cases des villes,
On voit s'élever des palais.

Nous recouvrons nos toits de joncs qu'on entre-
lace,
De pailles de maïs, de branches de gomiers :
Mais ils sont tous égaux, et rien ne les dépasse,
Que les feuilles de nos palmiers.

Leurs sièges sont, dit-il, des chaises veloutées ;
Moi, j'aime mieux, avec mes laches ou mes dards,
Conquérir, pour m'asseoir, quelques peaux tache-
tées
De tigres rouges, de jaguars.
Il parle de miroirs qui doublent le visage ;
Mon miroir, c'est ce fleuve ; il est grand, sans
apprêts,
Sans entourage d'or ; son cadre est un rivage
De montagnes et de forêts.

La bar, une pendule, où l'aiguille s'avance,
Marque instant par instant chaque jour qui s'en-
fuit ;
Ici, nous mesurons largement l'existence
Par le matin et par la nuit.
Tout le luxe mesquin de sa riche demeure,
Je le méprise, moi. Voici dans ce ciel bleu,
Notre pendule à nous, ce beau soleil, où l'heure
Se lit sur un cadran de feu !

Dans un sombre caveau, dans un tombeau superbe,
Sous des pierres, il dit qu'ils font sceller leurs
morts ;
Nos pères sont ici couchés sous un peu d'herbe ;
Nul marbre ne pèse à leur corps ;
Sur le simple gazon, un palmier qui s'élève,
Monument du désert, se dresse au-dessus d'eux,
Fait vivre leur poussière, et la prend dans sa soie,
Puis la fait monter vers les cieux.

Des dieux restent cachés ; mais ceux de nos sa-
vanes
Sont les astres d'en-haut : c'est le soleil qui luit.
Tous les soirs je lui dis : "Viens mûrir nos ba-
nanes,
" Au guyavier suspendu ton fruit ;
" Réchauffe tout mon corps par ta vive lumière ;
" J'aime les verts maïs que nous te confions."
Et chaque jour il vient répondre à ma prière
Avec un flamme et ses rayons.

Mais adors la lune et l'étoile brillante ;
Moi, nous avons des dieux de lumière et de feu.
Moi, nous avons des dieux de lumière et de feu.
Moi, nous avons des dieux de lumière et de feu.
Moi, nous avons des dieux de lumière et de feu.

Et sous les palmistes ombreux,
Le dieu veut lui faire un temple de pierre,
Mais nous avons brisé son temple et son autel.
Moi, nous avons des dieux de lumière et de feu.
Moi, nous avons des dieux de lumière et de feu.

Il s'en va, l'homme à la peau blanche ;
Oh ! qu'il parte ! A lui la cité,
A moi mes bois de liberté,
Mon enfant, mon hamac qui penche,
Et ma compagne au teint si beau,
Au pays fin, au doux visage !
Qu'il rejoigne seul au rivage,
Sa case qui marche sur l'eau !

MME ANAIS SEGALAS.

MELANGES.

LES TABLEAUX PARLANS

SUITE ET FIN.

En ce moment mes regards tombèrent
Sur une petite miniature, chef-d'œuvre d'un
peintre, et c'était le portrait du plus cher
de mes amis et tout ce qui me restait de lui.

Une teinte animée passa sur ses lèvres, et
il les entrouvrit et parla vaguement des
profondes mélancolies de la terre, d'un monde
meilleur ou la vie était parfumée et pétil-
lante ; puis, rappelant d'émouvans sou-
venirs, il me récitait tout bas quelques vers
faits pour une femme qu'il avait aimée et
qu'un autre avait obtenue. Déjà la voix
plus tremblante s'abaissait attendrie, et je
sentais deux larmes glisser sous mes pau-
pières, lorsque les exclamations invariables
de mes portraits de famille redoublèrent et
m'arrachèrent malgré moi à mon émotion...
Je montrai le poing à ma grand'tante, à mon
oncle, à tous mes cousins en leur criant de
faire silence, mais inutilement : la douce
voix de l'ami s'était perdue au milieu de
leurs bruyantes phrases.

— Oh ! qui me délivrera, m'écriai-je,
de ces tuyaux d'orgue qui ne rendent qu'un
son et m'étourdissent ! que n'ai-je ici, au lieu
de ces imitations grossières, les poéti-
ques conceptions de nos divins maîtres !
Tout à coup une pensée me saisit ; le Musée
royal, le Musée royal !... Je ne pus pronon-
cer ces deux mots et je me sentis inondé de
joie. Oh ! entendre parler les vierges de
Raphaël, les Christ du Titien et de Corrége,
les saints du Dominiquin ! Tes bergers, Le
Poussin, oh ! les gais refrains de tes bergers
dansant sous les bocages d'Arcadie près d'un
tombeau rongé de lierre !... Silence, misé-
rables portraits ; silence, échos stupides !...
le Musée royal !

Et je me précipitai dans la rue pour courir
au Louvre. En sortant je heurtai un
commissionnaire qui portait un grand table-
au la tête en bas. C'était la belle mar-
quise que j'avais vue quelques mois aupara-
vant quérir pour les prisonniers et les
orphelins. Noble dame !... Sa bouche s'en-
t'ouvrit ; je crus qu'elle allait gémir sur sa
position indécrite, et je m'éloignai déjà les
yeux baissés, lorsqu'elle prononça doucement
un nom qui me fit tressaillir... Celui
de son peintre !

Je me remis à courir, toujours dominé
par la même hallucination. En passant près
d'un étalage de brocanteur, j'entendis les
cris lamentables des tableaux enfumés,
meurtis, frottés de vitriol, qui remplissaient
l'étroite boutique. Une *Naiade*, de Bou-
cher, placée à la porte, pleurait sa coiffure
à pondre exposée aux éclaboussures d'une
gouttière, et un bœuf en satin rose, d'a-
près Wateau, demandait à rentrer, en criant
qu'il avait peur des chevaux.

Pourvu que le Musée ne soit point
fermé, répétait-je en redoublant le pas ; pour-
vu que l'on n'apprenne point déjà les salles
pour l'exposition, et qu'on ne soit point oc-
cupé à rouler un *Salvator Rosa* afin de faire
place à M. Dubuffé ! Pourvu surtout qu'on
ne repare pas les irréparables galeries ! Car
il y a deux choses sur lesquelles il ne faut
jamais compter à Paris : les rues que l'on
repave sans cesse, et les édifices publics qui
sont toujours fermés. Mais, non, tout le
monde pénètre librement aujourd'hui ; c'est
un jour d'entrée particulière.

Je m'élançai à la suite d'un de mes voi-
sins qui venait de s'introduire avec un pas-
seport d'étranger et une pièce de trente sous ;
je montre ma carte, je serre les deux mains
du suisse ; si je n'avais craint le retard, je
l'eusse embrassé. Je monte l'escalier, et
les tourbillons de sons commencent à
venir jusqu'à moi ; j'approche encore... et
la porte s'ouvre !...

Non, jamais langue humaine ne pourra
rendre ce que j'éprouvai ! C'était une
tempête de voix à rendre insensé. Chants
discordans, langues étrangères, idiomes oc-
cidentaux, accents de tous les âges, menaces, pri-
ères, amours, combats, bruits de ciel, bruits
de mer, tout cela roulait confondu dans les
vastes salles comme un ouragan. Je m'ar-
rêtai, pâle, hagard, et tremblant de tous mes
membres ; j'avais l'air d'un voyageur con-
duit par la nuit sous un porche abandonné
et qui se trouverait tout à coup en face d'une
ronde du sabbat.

Cependant le désir de pénétrer dans les
galeries l'emportait en moi sur tout le reste ;
de même que sur un champ de bataille, le
feu, le bruit des armes, les hennissemens
des chevaux et l'odeur du sang vous enflam-
ment, de même ce tumulte, ces rugisse-
mens, ces chansons qui se croisaient, sif-
flaient et rebondissaient dans les salles, m'y
attiraient malgré moi.

— Oh ! si seulement je pouvais arriver
jusqu'à l'Italie ! pensai-je... Et me déci-
dant enfin à un effort, je fermai mes oreilles
de toute la vigueur de mes deux mains, et
je me mis à courir dans la galerie.

laine de Japon, et une robe de chambre à
ramages.

Gardez-vous surtout, si vous avez une
jolie voisine, de lui lancer un billet doux ;
vous êtes perdu, il n'y a pas de mystifica-
tion, de déboire et d'affronts que vous n'a-
yez à avaler en pareil cas.

Tantôt c'est elle qui affecte de mettre ses
papillotes avec vos phrases d'Antony et vos
expressions Tour de Nesle.

Tantôt c'est la petite fille qui affecte éga-
lement de faire des canards en papier sur la
fenêtre de madame sa mère, et ce sont les
témoignages de votre amour qui servent en-
core à faire ces mêmes canards.

On a vu des monarques épouser des ber-
gères, on n'a jamais vu de voisins épouser
leurs jolies voisines.

Il est un âge dans la vie où l'on s'adonne
à l'amour par la croisée, c'est l'âge des pre-
mières illusions, des moustaches naissantes.

L'étudiant de première année a presque
toujours dans le voisinage de son code civil
une femme magnifique qu'il suppose être un
dragon de sagesse et de vertu, et qu'il re-
trouve, quelques années après, enlacée dans
les quadrelles les plus saint-simoniennes de la
barrière Mont-Parnasse.

On peut se moquer de l'homme qui est
amoureux de sa voisine, mais assurément
on n'a pas tort de le blâmer.

En effet, même dans les orages de la vie,
dans les circonstances les plus voluptueuses,
on ne retrouve pas toujours cette auréole de
fraîcheur et d'amour dont on entoure le
front et les papillotes de sa jolie voisine.

Ne mandiez donc pas vos invocations
à la lune, les romances chantées le soir pour
l'attendrir, les solos de guitare, les gestes et
baisers que vous lui avez prodigués. La
jolie voisine est une riante apparition
qu'on ne salue qu'une fois, qu'on ne caresse
qu'une fois. L'âge mûr a des conquêtes, des
possessions, des réalités, mais bien souvent
il lui arrive de regretter de ne pas même
avoir une laide physionomie à adorer dans
son voisinage.

LES FETES DE PAQUES

EN RUSSIE.

Une singulière anomalie que présentent
tous les pays catholiques, c'est l'excessive
abstinence du carême, qui succède immé-
diatement aux joyeuses mascarades du car-
naval, et à toutes les folies et l'extrême li-
cence qu'il engendre. C'est un étrange
spectacle que la transition subite du mardi
gris échevelé et déhantant au mercredi des
cendres sombre et austère ; le jeûne et les
privations remplacent, avec le point du jour,
les excès brutaux et l'ivrognerie de la nuit ;
Arlequin, Colombine, Pierrot, dépouillent
en hâte leur front ruisselant de sueur, pour
aller le présenter à la marque sainte et ex-
piatoire, emblème du plus touchant sacrifi-
ce, du plus grand mystère. Six semaines
passent sur la terre, ternes, mornes, déco-
lorées, où les hommes se repentent, pleu-
rent, se confessent et s'abstiennent, tant que
le jour de la résurrection de celui qui a
souffert, cadran, selon les lois naturelles,
avec les premiers jours chauds et embau-
més de la saison renaissante, vionne, par
ses solennités poétiques et religieuses, rap-
peler les peuples à de nouvelles joies, et à
un nouveau jour qui succède, plus vif et
plus radieux, aux peines, aux fatigues et
aux ténèbres.

Tous les peuples de la terre, de tous les
cultes, ont eu leurs fêtes religieuses, avec
leurs mystères, leurs symboles,
leurs réjouissances, où toujours se
trouvent mêlés la plus haute sagesse à
l'absurde, la licence à l'austérité, le détail
et les larmes à la joie vive et effrénée ;
c'est que les peuples ont besoin à la fois de
croyances et de fêtes, et qu'ils mêlent vol-
ontiers les sentimens religieux aux réjouis-
sances publiques ; c'est que toutes les céré-
monies religieuses ont eu un sens primitif
qui se perd et dégénère ; c'est que les
émotions factices s'outrent aisément ; c'est
ainsi que les symboles les plus saints et les
plus sublimes tombent dans le burlesque et
dans l'absurde, que les mystères, si magni-
fiques chez les premiers chrétiens, deven-
nent farces et sottises au moyen-âge, et qu'
aujourd'hui encore les peuples, toujours a-
vides de cérémonies religieuses, ne s'arrê-
tent qu'aux formes, les défigurent, les ex-
agèrent, se font une loi d'abstinence, une
loi de joies folles et désordonnées, prennent
le simulacre pour la chose réelle, et augmen-
tent de superstition en même temps que de
déraison et d'absurdité.

A Moscou, les fêtes de Pâques se célé-
brent avec un faste et une célébrité incon-
nues au reste de l'Europe. Les plus magni-
fiques fêtes de Rome n'égalent pas le luxe
et la splendeur de l'église russe à cette
époque. Le peuple s'y prépare par une
rigueur incroyable d'abstinence durant tout
le carême. L'illustre Clarke rapporte que
durant son voyage de Saint-Petersbourg à
Moscou, en temps de jeûne, si quelquefois
il offrait une partie de son dîner à des pay-
sans prêts à mourir de faim dans de misé-
rables cabanes, il les voyait frissonner à cette
vue, jeter aux chiens ce qu'il leur présen-
tait, arracher des mains des enfans comme une
abomination les alimens qu'ils avaient re-
çus, et en jeter au loin les plus petits
morceaux. Au reste, ce jeûne communé
s'accorde parfaitement avec les exigences et
les inconvéniens du climat. Le carême est
précisément l'époque où la terre durcit ne
rend rien, où les provisions sont gelées, où
la nature, malade et comme morte, se re-
fuse momentanément à nourrir ses enfans ;
le jeûne de commande y serait de toute
manière nécessaire. Il est vrai que tandis
que toute une population pâle, faiblissant
de faim, de froid, aggrave encore sa misère
par le scrupule et une conscience timorée,
les riches interprètent la loi d'abstinence par
une recherche plus exquise de mets, des
raffinemens plus inouïs de cuisine, et ont un
appétit plus vif, un palais plus aiguë, après
le stimulant d'un jeûne adroitement mén-
agé.

La première cérémonie a lieu au diman-
che des Rameaux, ou Pâques fleuries. La
veille de ce jour, tous les habitans de Mos-
cou se rendent en voiture, à cheval ou à
pied, au Kremlin pour acheter des branches
de palmier, afin de les placer devant leurs
boghs, et pour décorer les peintures sacrées
dans les rues ou ailleurs. C'est l'une des
promenades les plus gaies de l'année. Le
gouverneur, accompagné du maître de poli-
ce, le commandant et une foule de nobles
vont en procession, montés l'art de beaux
chevaux : les rues sont bordées de specta-
teurs, et l'on place des cavaliers de chaque
côté pour maintenir l'ordre. Au Kremlin
on voit rassemblée une foule nombreuse
portant des bouquets artificiels et des ra-
meaux ; on dirait une forêt mouvante. Les
rameaux sont ornés de fleurs artificielles et
de fruits ; on offre, pour quelques copecks
la pièce, de belles imitations d'orange et de
citron en cire ; indice remarquable de l'a-
dressé surprenante de ce peuple dans les arts
d'imitation. Toute personne qui visite le
Kremlin, et veut passer pour bon chrétien,
achète des branches de palmier ; en reven-
ant on trouve les rues encombrées de toutes
sortes de voitures remplies de dévots,
tenant à la main une ou plusieurs branches
de palmier, suivant le degré de leur piété
et le nombre de boghs qu'ils ont dans leurs
maisons.

Ce qu'on a souvent dit de la beauté des
équipages à Moscou s'accorde mal avec
leur aspect durant le carême. Un étranger
qui arrive la tête remplie des idées de la
pompe asiatique et de la magnificence de
l'Orient, serait bien surpris de trouver des rues
étroites, mal pavées, couvertes de boue et de
fumier ; de méchantes maisons ; des voitures
traînées, il est vrai, par six chevaux, mais
quels animaux ! aveugles, boiteux, vieux,
hors de service, de tous poils et de toutes
tailles, attachés avec des cordons pourris
ou de vieilles cordes pleines de nœuds et de
reprises ; et sur le siège des figures qui
semblent échappées des galeries derrière,
un laquais ou peut-être deux, en guenilles, et
la voiture elle-même exécrable. Il est
vrai de dire que cette pauvreté, du moins
relativement aux nobles, n'est qu'apparente,
et qu'une livrée en guenilles est une des
abstinences et des privations imposées par
la sainteté du jour.

La seconde grande cérémonie de cette
époque a lieu le jeudi avant Pâques, à midi,
quand l'archevêque lave les pieds des apô-
tres. Les frères parrissent dans leurs ma-
gnifiques appareils ; douze moines choisis
pour représenter les douze apôtres sont placés
en deux cercles devant l'archevêque. La
cérémonie a lieu dans la cathédrale, qui est
alors encombrée de spectateurs. L'archevê-
que se dépouille de ses robes, se ceint les
reins d'une serviette, et lave les pieds de
toutes ces personnes jusqu'à ce qu'il arrive
à celle qui représente saint Pierre. Cette
dernière se lève alors, et il s'établit entre lui
et l'archevêque un dialogue semblable à ce-
lui que les évangiles rapportent entre le
Christ et cet apôtre.

Il ne m'arriva aucun malheur en traver-
sant l'école française. J'entendis seulement
un bourdonnement sourd et monotone com-
me celui d'une douzaine de moulins à eau ;
c'étaient les Romains de David qui réci-
taient les tirades de M. Arnault père, et
l'Endymion de Girodet psalmodiant en sour-
dine un madrigal de Dorat. Mais en arri-
vant à l'école hollandaise, je glissai ; une de
mes mains quitta mes oreilles, et cent voix
glapissantes me pénétrèrent à la fois dans
le cerveau. Toutes chantaient si faux, que
je me crus un instant à l'Opéra-Comique. A
droite, à gauche, ce n'était qu'injures, batte-
ries d'ivrognes, chansons de kermesses ; j'étais
au milieu des buveurs de Téniers ! Je dé-
tournai les yeux ; mais d'impudiques na-
vades de Rubens m'appelaient du doigt avec
un gros rire. Partout autour de moi je n'a-
percevais que beaux militaires fièrement
campés sur la hanche gauche et le feutre
sur l'oreille, grands seigneurs à trognes é-
chauffées, courtisans débraillés ; il me sem-
bla que j'étais transporté dans une de ces
tabagies d'Amsterdam où les princes en exil
et les gentilshommes ruinés du siècle de
Louis XIV apprennent la philosophie pra-
tique entre un pot de bière et une fille de
joie. Mais ce qui me frappait surtout au
milieu de ce tumulte, c'était de voir les jeu-
nes peintres tranquillement assis et s'escri-
mant de la brosse contre leurs chevaux,
tandis que le gardien, les mains derrière le
dos, arpentait lentement la galerie en me re-
commandant de ne point courir si fort.

Je n'avais garde de l'écouter ; je m'étais
de nouveau bouché les oreilles, et je m'é-
lançai vers le fond de la salle ; enfin, mes
yeux aperçurent les toiles que je cherchais,
j'étais dans l'école italienne !... Je baisai
tout à coup les deux mains pour jouir en
plein de la céleste harmonie que j'espérais.

Au premier instant je n'entendis qu'une
rumeur fraîche moqueuse. Les amours de
l'Albane montraient au doigt les anges de Ra-
phaël qui se caichaient tout honteux sous leurs
ailes, et la maîtresse de Trien parfumait ses
belles tresses, riant de se voir transformée
en vierge. Mais à mesure que j'avancai, la
rumeur alla grossissant. Ce fut bientôt un
bruit de mille voix rieuses ou chuchotantes ;
j'avais beau me retourner de tous
côtés, je n'apercevais que des femmes ! il
y en avait à droite, à gauche, en haut, en
bas ; ce n'était que bouches rosées qui par-
laient ou chantaient, que têtes mutines se
penchant avec coquetterie, que joies ve-
loutées rougissant pour être vues, que doux
regards qui nous appelaient en-dessous.

Seulement il me sembla que, par moment,
une ravissante mélodie s'élevait de tous les
tableaux comme de trois mille buffets d'or-
gue, et qu'alors un retentissement harmo-
nieux courait dans la longue galerie ; mais
cela ne durait que le temps d'un éclair.
Presque aussitôt la confusion bruyante re-
venait et alors c'était un inexplicable mé-
lange de religieuses pensées et d'exclama-
tions profanes, une lutte bizarre entre la
terre et le ciel, un éternel débat de Dieu et
de Satan.

Ce tumulte, moins retentissant que celui
de l'école flamande, avait à la longue quel-
que chose de plus pénible. L'oreille n'était
point blessée, mais on éprouvait une sorte
de malaise intérieur ; c'était comme du
bruit dans l'âme. Toutes les émotions, tou-
tes les instincts réveillés à la fois s'entrecho-
quaient douloureusement ; on se sentait en
même temps païen et catholique ; aussi le
combat entre la matière et l'esprit était-il
passé des tableaux en moi-même. J'étais
là, incertain, palpitant, ne sachant qu'il
fallait écouter de toutes ces voix contraires qui
m'appelaient avec une égale douceur ;
j'aurais payé du reste de ma vie un peu
d'ordre et de paix ; je criais avec fureur :

— Silence, amours ; silence, misérables
olympiens ! Que je t'entende ô Christ ! Que
tu me parles, ô brune Egyptienne, Marie,
mère des anges, étoile du paradis !

Et j'allais d'un tableau à l'autre avec
désespoir ; je me jetais aux pieds de la belle
jardinière ; je tendais des mains suppliantes
à l'archange Michel ; je conjurais Raphaël
lui-même, qui me contemplait la tête pen-
chée. Il allait me répondre peut-être,
lorsque je sentis une main s'appuyer sur mon
épaule : je me détournai ; j'étais entouré
de soldats auxquels le gardien me désignait.
Je voulus leur échapper ; mais presque au
même instant je fus pris d'un éblouissement
qui fit tout disparaître à mes yeux, et je me
sentis défaillir.

Lorsque je repris connaissance, j'étais

dans un hospice, et l'on me dit que j'aurais
été fou pendant trois mois. Tout s'expli-
qua alors pour moi, et je compris qu'il fal-
lait renoncer à la peinture.

— Et ce fut sans doute une grande dou-
leur, dit Arthur Lebel ; vous passâtes six
semaines au moins à maudire le sort qui
vous forçait à quitter votre soleil pour de-
cendre dans la vie prosaïque ?

— Je passai six semaines à apprendre
l'arithmétique, monsieur, et au bout de ce
temps je me fis donner une lettre de recom-
mandation pour veus.

Je pris la main du jeune artiste et je la
serrai dans la mienne.

— Monsieur, m'écriai-je, nous serons
amis. Vous n'avez pas pris la folie pour
le génie, et vous avez mieux aimé avoir le
sens commun que d'être un grand homme !
Dieu vous protège ; vous êtes une âme
rare. Quant au bonheur, n'en ayez aucun
souci, vous le trouverez ; car vous l'avez
cherché comme le Christ a dit de chercher
la vérité : " avec un cœur simple ! "

E. SOUVETRE.

LES JOLIES VOISINES.

Je ne connais pas de plus grand fleau
qu'une jolie voisine, et cependant je vous
jure que je suis tout aussi sensible qu'un
autre au mérite de Jeux beaux yeux, d'un
nez retroussé, d'un pied mignon et d'un
profil sentimental.

La jolie voisine est ordinairement por-
vue de tous ces avantages : c'est la plus
lie femme du quartier ; elle est fraîche com-
me le printemps, elle est digne des adorations
de l'univers entier, de la banlieue et du vi-
sinage.

J'ai dit plus haut que la jolie voisine était
un fleau ; eh bien ! je ne m'en dédis pas.
On ne se figure pas combien d'existences
ont été dénatrées et dérangées par le
simple fait d'avoir une jolie femme pour voi-
sine.

Un jeune homme travaillait du matin au
soir, toujours courbé sur son écriture ; il
promettait à la France un étudiant en droit
distingué, un médecin laborieux, ou bien
un homme de lettres d'une certaine con-
stance ; tout à coup le voilà qui devient
paresseux comme un Turc, il passe toute
la journée à fumer, à regarder les moules
voler ; que dis-je, les mouches ? Heureux
sa famille, s'il se contentait de les regarder !

Mais non, ce qu'il regarde, c'est la tête
d'en face, c'est la belle écaillère, c'est
la marquise de..., c'est Cléopâtre, c'est
Hélène, c'est Aspasie ; en un mot toutes
les beautés, perfections et grâces de
temps anciens et modernes ; car, quel qu'il
soit son rang ou son époux, la jolie voisine
représente tout cela.

C'est une huitième merveille du monde
logée sous la gouttière. J'ai fait de nom-
breuses études sur la jolie voisine.

Elle a toujours des griffettes, des robes
et des capucines, qu'elle arrose et qu'elle
cultive à heures fixes ; c'est le quart d'heure
des caillades. C'est alors que le voisin
fait feu des quatre pieds, et réduit son cal-
culation à un état de télégraphie pour
pêcher à la jolie voisine l'état de son cœur
et les dimensions de son amour.

La voisine répond tant que le voisin
borne à des caillades, et se contente de
répondre dans la même contenance ;
quand arrivent les gestes, les signes et
baisers dans les creux de la main, la voi-
sine monte alors sur ses grands chevaux,
grimace, ferme brusquement sa fenêtre,
ne rend à la scène muette de l'amour
qu'un sourire de dédain qui le pulvérisé.

Je vous plains si vous avez une jolie voi-
sine ; vous êtes toute la journée collé
votre carreau, votre cœur bat des coups
rideau tremble au moindre zéphyr ;
la fenêtre s'ouvre, vous frissonnez sur
les pieds jusqu'à la tête, vous allez à
la contempler... Déception ! c'est la
qui ouvre la fenêtre pour secouer le
la chambre à coucher !

Puis, quand vous avez bien soupé,
vous êtes devenu enflammé comme un
briquet phosphorique, et maigre comme
des allumettes à force de désirer
passion, la jolie voisine semble s'ad-
resser à elle, elle montre ses dents, et
pose la main sur son fichu.

Vous vous croyez favorisé, tandis
ces marques d'attention s'adressent
beau jeune homme blond, situé sur
tête, qui fait depuis quinze jours le
manège que vous, avec une pipe en

restes, on se fera facilement à ces dénonciations de flatter-monstre, quand on se rappelle, qu'il alla jusqu'à nier que je fusse...

aussi savant que le docte éditeur-en-chef peut écrire des phrases semblables à la suivante. "Quoiqu'il ne soit pas probable que Lord Durham se décide de suite à prendre un parti sur nos affaires et qu'il faut bien lui accorder le temps etc."

...Ma'gré une pluie battante, une foule telle que le château Saint-Louis n'en avait peut-être jamais vu en pareille occasion, s'est portée aujourd'hui au lever de son excellence le gouverneur général.

VENTES PAR LE SHERIF. Montréal, le 9 mai 1838. Avis public est par le présent avis donné que les terres et dépendances ci-dessous mentionnées seront vendues aux enchères...

VENTES PAR ENCAN. PAR CUVILLIER & FILS. Fleur Endommagée. CE MATIN, samedi le 9 du courant, sera vendu, aux magasins de MM. GILLESPIE, MOPFATT, JAMIESON et Cie.

VENTES PAR ENCAN. PAR CUVILLIER & FILS. PAR JAMES FRASER. VENTE IMPORTANTE DE PELLERIES, LA PROPRIÉTÉ DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'Hudson.

Je demeure, M. l'Éditeur, Votre obéissant serviteur. A. R. CHARRIER. 1838.

Charles G. O'Doherty, } Témoins. Zozime Maçon, } St. Eustache, 27 mai, 1838.

Le bateau de Sa Majesté l'Andromache est arrivé la nuit dernière de Plymouth, avec 101 hommes appartenant au 24e régiment.

VENTES PAR ENCAN. PAR CUVILLIER & FILS. Epicerie, Liqueurs, etc. A LOUER. POSSESSION AU PREMIER MAI.

Je demeure, M. l'Éditeur, Votre obéissant serviteur. A. R. CHARRIER. 1838.

Je demeure, M. l'Éditeur, Votre obéissant serviteur. A. R. CHARRIER. 1838.

La nuit qui précède la fameuse cérémonie de la résurrection, tous les marchés de Moscou et toutes les boutiques de cette ville se trouvent subitement approvisionnés de viande, de volailles et de toutes sortes de viandes.

Voici comment Clarke rapporte cette magnifique cérémonie dont il fut témoin: "Nous nous acheminâmes vers la cathédrale dans laquelle était renfermée une prodigieuse multitude de tout âge, hommes, femmes et enfants, portant des flambeaux de cire allumés, qui devaient ensuite être placés comme des objets votifs devant les divers reliquaires.

Un grand nombre de personnes croient à tort que l'année musulmane commence au grand Baïram; cette fête tombe le 10 zehyde, qui est le dernier mois de l'année, et ce n'est que vingt jours après, le 1er moharrem, que commence l'année nouvelle. Les musulmans comptent donc le premier jour de l'an 1254, le 27 mars.

Les fêtes n'ont pas été brillantes à Alger. Chaque année elles perdent quelque chose de leur solennité, et c'est vraiment à déplorer. Outre qu'elles sont très pittoresques pour les étrangers, elles étaient pour les indigènes la meilleure preuve que leur religion était protégée. Nous avons un ennemi qui saura profiter de toutes ces petites circonstances pour attirer les Arabes.

Après deux heures de cérémonies diverses, l'archevêque s'avance, tenant une croix que tout le peuple se précipite pour embrasser, de manière à s'étouffer. Lorsque cet empressement eut été un peu satisfait, le prélat se reira à la sacristie; là, ayant revêtu une robe toute de pourpre, il s'avance de nouveau, s'écriant d'une voix très forte: le Christ est ressuscité!

Le lundi commença la présentation des œufs de Pâques. Les amans à leurs maîtresses, les parents à leur famille, les serviteurs à leurs maîtres, tous portent des œufs ornés. Les dons, à cette époque, se font en œufs de Pâques. Le dernier des pauvres, dans la rue, en présentant un œuf répétant les mots: Le Christ est ressuscité! peut réclamer un salut même de l'im-

pératrice. Toute affaire est négligée: les personnes des classes supérieures sont engagées dans des bals, des dîners, des soupers, des mascarades, tandis que les autres remplissent l'air de leurs clameurs en roulant ivres dans les rues. Les domestiques paraissent en livrées neuves et éclatantes, et les voitures dans le plus somptueux appareil.

MME GATTI DE GAMOND.

ALGERIE.

LA FÊTE DU GRAND BAÏRAM.

Les musulmans de la ville d'Alger ont célébré le 7, le 8 et le 9 mars, fêtes du grand Baïram. Ces fêtes ont été instituées par le prophète pour perpétuer le souvenir du sacrifice d'Abraham. C'est à cette époque que les cérémonies du pèlerinage s'accomplissent avec beaucoup de pompe à la Mecque. Ces fêtes sont aussi nommées fêtes du Sacrifice, parce que chaque pèlerin doit immoler de sa main un ou plusieurs moutons dont il distribue la chair aux pauvres. Il vient chaque année à la Mecque, des peuplades noires qui ramassent ces viandes sacrifiées et saintes, les font sécher au soleil et vont ensuite les vendre dans l'intérieur de l'Afrique comme de précieuses reliques. On raconte que lorsque Mahomet institua le sacrifice de Baïram, il immola de sa main soixante-dix chameaux, d'autres disent cinquante-deux, nombre égal à celui des années de son âge. Son exemple entraîna ses disciples qui hésitaient à lui obéir.

Un grand nombre de personnes croient à tort que l'année musulmane commence au grand Baïram; cette fête tombe le 10 zehyde, qui est le dernier mois de l'année, et ce n'est que vingt jours après, le 1er moharrem, que commence l'année nouvelle. Les musulmans comptent donc le premier jour de l'an 1254, le 27 mars.

Les fêtes n'ont pas été brillantes à Alger. Chaque année elles perdent quelque chose de leur solennité, et c'est vraiment à déplorer. Outre qu'elles sont très pittoresques pour les étrangers, elles étaient pour les indigènes la meilleure preuve que leur religion était protégée. Nous avons un ennemi qui saura profiter de toutes ces petites circonstances pour attirer les Arabes.

Un des principaux caractères de cette fête, est d'être consacrée aux morts. Chaque famille dresse une tente auprès du tombeau de ses pères, et y passe trois jours pour les pleurer dignement et invoquer pour eux la miséricorde du Seigneur! Aujourd'hui tous les cimetières musulmans qui avoisinaient la ville ont été détruits et les ossements dispersés. Toute la population doit trouver en cela un grand motif d'affliction. Notre religion et notre philosophie, qui nous ont enseigné à mépriser notre corps, ne nous permettent pas de soupçonner la profonde vénération que les musulmans ont pour les tombeaux. Il n'y a pas d'exemple parmi eux de violation des sépultures.

Mais le Baïram est aussi la fête des enfans. Ces jours-là tous sont habillés de vêtements nouveaux et ils se répandent dans la ville par joyeuses bandes: ils se rassemblent d'ordinaire à la porte Bab-el-Oued, où sont dressés quelques balançoires, des escarpolettes et des jeux de bagues. Cette année il n'y avait aucun de ces divertissemens. Cependant plutôt que de renoncer au plaisir, les enfans se réunissaient en grand nombre effaçant des ombres françaises pour se faire voler par la ville. Rien de gracieux, de frais et de joli comme ces groupes de petits Maures, les uns basanés, les autres blancs et roses, tous coiffés de leurs petits bonnets rouges surmontés de houppes bleues, avec leurs vestes aux manches étroites et baroloées et leur immense pantalon blanc, qui se serre en plus innombrables sous leur ceinture rouge. Puis ce sont des cris, des rires, de pétillantes apostrophes; quelques-uns, au milieu de cette joie tumultueuse, demeurent impossibles et se laissent voiturer avec gravité.

Dans les quartiers habités par les musulmans, on rencontre presque à chaque pas de jolis enfans très élégamment habillés, qui vous aspergent avec l'eau de rose en vous souhaitant toutes sortes de prospérités. Malheur aux avarés qui n'ont pas quelques sous à donner à ces gracieux complimenteurs! Pour moi, je leur aurais donné jusqu'à mes culottes, tant j'étais charmé de cette coutume toute orientale; aussi voici trois jours que je viens de passer dans une senteur délicieuse; ces doux parfums vous prédisposent à la liberté et au plaisir! Les femmes mauresques aiment beaucoup cette aspergion, et on les voit toutes dans les rues courir à la rencontre des enfans. Les filles surtout se distinguent; elles ne donnent que des pièces d'argent à leurs complimenteurs.

Une des singularités du Baïram, ce sont les danses des nègres qui parcourent la ville suivis d'une grosse caisse et armés d'inimables castagnettes en fer. C'est une musique un peu sauvage; les danses sont aussi assez étranges, mais les Arabes aiment beaucoup cette espèce de réjouissance. On peut comparer ces danses aux arabes que l'on donne le premier jour de l'an dans nos petites villes. Tous les travaux sont suspendus pendant ces trois jours de fêtes, et toute la population mange du mouton. Chez les musulmans chaque fête a une nourriture spéciale; après le Ramadan c'est du poisson rôti que l'on mange, tandis que tout le monde mange de la viande pour le grand Baïram.

On sait que l'armée d'Abd-el-Kader doit se mettre en mouvement après les fêtes; mais on ignore vers quel point elle se diri-

gera. Du reste, tous nos rapports sont satisfaisants, et nous n'avons que de bonnes nouvelles de Constantine et d'Oran. Ben-Aïssa, le kalife d'Achmet ira bientôt en France: on dit qu'il veut faire des propositions au gouvernement pour qu'Achmet soit réintégré à Constantine. On paraît peu disposé à accueillir sa demande.

L'AMI DU PEUPLE.

MONTREAL, 9 JUIN, 1838.

LORD DURHAM.—Il est bien difficile de faire encore rien autre chose que des conjectures sur l'administration de Lord Durham; aucun acte, aucun fait majeur ne démontre encore rien de ses intentions et de sa manière d'envisager nos questions politiques. Cependant nous devons avouer que nous aurons fort bien de la mesure qu'il a d'abord adoptée de n'admettre aucun conseiller de la province. On est forcé de convenir que s'il y a quelques conseillers modérés et bien intentionnés, la majeure partie se compose d'hommes violents, exaspérés pour un parti ou pour l'autre et qui seraient loin d'être utiles au gouverneur.

Il y a dans cette province trop de diversité dans les opinions, les intérêts, les vues et les espérances. Le mélange d'origine et de religions crée trop d'oppositions constantes et nécessaires entre les hommes publics pour que nous puissions espérer qu'un corps législatif quelconque choisi, sans distinction parmi les diverses classes, puisse parvenir à agir de concert. Si Lord Durham eût voulu prendre l'avis des divers conseils, il aurait eu à entrer dans tous les petits détails de parti; il aurait eu à satisfaire tous les petits intérêts et c'était là une tâche impossible.

En ne prenant avis que d'hommes étrangers à la province, Lord Durham conduira le pays d'après des principes généraux, d'après la politique large et libérale de la Grande-Bretagne; et il y a certainement plus de justice à espérer ainsi; jugés et gouvernés par des hommes de notre pays, nous eussions eu à subir toutes les influences de parti, nous eussions été traités et gouvernés comme deux partis. Gouvernés par des hommes absolument étrangers à la province, nous serons gouvernés en sujets britanniques, sans distinction; et c'est là ce qu'il nous faut, c'est le seul moyen de ramener la paix et l'union dans le pays. Il y a déjà trop longtemps que l'on regarde et traite les habitans du Bas Canada comme deux peuples distincts et d'intérêts divers; il est temps de les envisager et de les traiter comme un seul peuple.

Lord Durham, tout en éloignant les conseils comme corps délibératifs ou législatifs, ne refuse point de recevoir des avis ou des renseignements privés de tous les citoyens du pays. Au contraire il engage chacun d'eux à lui fournir les renseignements qu'il possède, et à lui communiquer franchement tout ce qu'il croit pouvoir être utile à sa marche. Nous pensons sincèrement, que plus les communications de ce genre seront rares, mieux cela vaudra. Lord Durham doit savoir assez à quoi s'en tenir, sur les besoins et les intérêts généraux du pays; s'il lui manque quelque connaissance à ce sujet, il peut puiser des renseignements dans mille documens écrits, et les communications qui lui seraient faites lui seraient de peu d'utilité. Quant aux affaires particulières, aux espérances de parti, il est bien à souhaiter qu'on ne s'en entretienne nullement.

Nous sommes loin de voir avec plaisir que chacun s'empresse de lui porter des adresses, portant toutes le cachet du parti qui les présente. Rien de mieux que de complimenter Lord Durham sur son heureuse arrivée parmi nous et sur son entrée au gouvernement; mais nous pensons qu'il est tout-à-fait hors de saison de chercher à lui tracer une ligne de conduite, à lui exprimer même des vœux et des desirs qui ne soient point d'une nature générale. Tout cela ne peut servir qu'à entraver sa marche et nous aimons à croire que son excellence ne recevra de ses diverses pétitions que les félicitations qu'elles contiennent.

Lord Durham a exprimé le désir de travailler seul à l'arrangement de nos affaires, laissons le donc agir seul. Pourquoi vouloir donner de force nos conseils à un homme qui n'en veut point? Sans doute son excellence se sent les forces nécessaires pour la vaste tâche qu'elle entreprend et il ne nous conviendrait point de douter de sa capacité avant que nous en ayons quelque forte raison. Lord Durham n'ignore pas que sa belle réputation est au jeu, et qu'en s'isolant ainsi de tout ce qui tient au pays, il devient seul responsable à sa reine, à son pays, à nous et à tout l'univers du bonheur des Canadas.

Autant qu'il est permis d'en juger d'après ce qui a transpiré jusqu'à ce jour Lord Durham est décidé à être tout-à-fait impartial et sans préjugés; c'est la première et presque la seule qualité requise pour réussir dans son importante et difficile mission. Si, en s'isolant ainsi de tous conseillers du pays, Lord Durham pouvait parvenir à oublier qu'il existe ici deux partis bien distincts, nul doute qu'il n'adoptât les mesures les plus satisfaisantes pour tous.

Nous ne connaissons nullement trois des hommes dont Lord Durham s'est entouré et dont il a fait ses conseillers spéciaux, mais nous aimons à croire qu'ils sont rompus aux affaires et qu'ils ont une expérience suffisante pour les rendre utiles au chef de l'administration. Les deux autres qui ont depuis longtemps rempli des fonctions publiques en cette province sont des hommes d'une extrême modération et dont le choix doit être généralement bien vu.

LE POPULAIRE.—Nous avons rarement vu d'exemple d'une tergiversation aussi prompte, aussi subite et aussi honteusement inconcevable que celle dont ce journal vient de se rendre coupable vis-à-vis du public canadien. Le changement de ton et de langage qui s'est opéré dans sa rédaction, en quelques semaines ou plutôt en quelques jours, n'a pu que surprendre étonnamment ceux mêmes qui connaissent le mieux les hommes du Populaire et qui craignent le moins sur leur stabilité politique. Il y a dans ce changement tant d'impudence, tant de cynisme que l'on aurait pu supposer que la honte au moins y formerait une barrière, ou le rendrait moins précipité.

Il n'y a que peu de jours encore, le Populaire remplissait ses colonnes des éloges les plus pompeux de Sir John Colborne; il le louait comme il loue toujours, avec affectation et prodigalité. Sir John Colborne était alors administrateur et le Populaire le flattait aussi basement que possible. Il ne parlait jamais de lui que dans les termes les plus respectueux et les plus flatteurs; c'était alors, le "brave vétéran" le "digne et sage administrateur," l'"homme" "incorruptible," "inaccessible à l'esprit de parti," le "courage," la "clémence" et la "prudence" personnifiés; en un mot c'était le "sauveur et l'espérance du Canada." Personne n'était surpris des louanges que le Populaire prodiguait à Sir John, car il les méritait toutes, et les autres feuilles de la province, quoique moins prodigues peut-être de mots flatteurs, lui témoignaient hautement toute l'estime que le public avait pour lui.

Mais ce qui a pu surprendre tous ceux qui se respectent et tous ceux qui aiment à croire à quelque décence dans la presse, c'est la manière étrangement subite dont, tout d'un coup, le Populaire a assailli d'injures et de paroles méprisantes celui que naguères il portait aux nues. A peine Sir John Colborne a-t-il abandonné ses rênes du gouvernement qui ne lui avaient été confiés que provisoirement, à peine a-t-il quitté le titre et les pouvoirs d'administrateur, que voilà le Populaire qui lui tourne le dos et qui ne voit plus en lui, qu'un tyran, qu'un homme injuste et cruel, vendu à la faction britannique, un homme dont tous les actes sont blâmables et dont à chaque instant il cherche à ternir la réputation.

Sous peu de jours, lorsque le temps nous le permettra, nous nous proposons de donner à nos lecteurs quelques extraits du Populaire tirés des deux époques dont nous venons de parler; les rapprochemens seront précieux et montreront à quel point un homme peut s'oublier lorsqu'il agit et écrit sans autres principes que ceux de la convenance du moment.

Dès que le Populaire commença à tourner le dos au parti constitutionnel, alors même qu'il louait encore à outrance l'administration de Sir John Colborne, nous pûmes comprendre qu'il visait à remplacer la Minerve, et que la loi martiale le gênait seul pour être toutes ses opinions anti-britanniques. Nous le lui dismes alors; et certes il a bien pris soin de justifier nos prévisions. L'éditeur a avoué lui-même que cette loi l'avait empêché de s'exprimer franchement, et de déclarer ses opinions. Nous concevons cela et n'en avons jamais douté; mais la loi martiale forçait-elle donc aussi le Populaire à flagorner Sir John Colborne, puisque son administration était aussi injuste et aussi tyrannique. Ici il n'y a pas d'excuse, l'hypocrisie paraît dans tout son jour. Le Populaire donne maintenant à Lord Durham tout l'encens qu'il ne donne pas à M. De Bleury ou qu'il n'emploie pas pour sa propre consommation, laquelle, soit dit en passant, est assez considérable; mais un homme de tact comme Lord Durham saura parfaitement apprécier de semblables éloges sortis d'une source semblable. Un petit retour sur les éloges donnés à Sir John et sur la manière dont il a été traité ensuite suffira pour lui apprendre ce qui lui est réservé lorsqu'il quittera l'administration de la province. Nous sommes d'ailleurs persuadés que le Populaire se trompe grandement lorsqu'il croit faire sa cour à Lord Durham en dénigrant son prédécesseur; Lord Durham se connaît trop bien en hommes, il sait trop quel est le mérite de Sir John et quels services il a rendus au pays pour ne pas mépriser souverainement ses détracteurs.

Un petit mot sur une circonstance moins importante et un individu moins élevé en rang que Sir John Colborne ne sera pas déplacé ici pour achever de prouver avec quelle effronterie le Populaire passe d'un jour à l'autre du blanc au noir, et avec quelle aisance il change d'opinion comme de mouchoir de poche. Ceux qui ont lu le Populaire dans ses commencemens, se souviennent qu'il était alors tapissé des correspondances en vers et en prose de Pierre-André. Epîtres, élégies, épigrammes, romances, littérature, morceaux sur tous les sujets se succédaient sans interruption, et le Populaire ne cessait de s'applaudir de la préférence que lui donnait son correspondant. Cent fois lorsque nous nous avisâmes de faire ressortir les imperfections de ces productions d'un jeune élève, il nous répondit par les éloges les plus outrés et soutint que nous n'y connaissions rien. Or depuis quelque temps le Populaire et Pierre-André se sont brülés, pour raisons que nous ignorons. Aussitôt voici tous les talens de Pierre-André disparus, les yeux de M. l'éditeur du Populaire se trouvent ouverts tout-à-coup comme par enchantement; il ne voit plus dans le jeune prodige qu'un fat à prétention, dans le poète illustre qu'un rimailleur, dans le littérateur plein de goût qu'un écrivain vulgaire; il va même jusqu'à s'apercevoir que les pièces de Pierre-André qu'il publia naguères n'avaient pas toute la moralité requise; au point que nous sommes obligés d'ouvrir nos colonnes au pauvre Pierre-André pour répondre au torrent d'injures dont l'accablait celui qui naguères le classait parmi les plus riches favoris des muses. Que penser de pareil homme?

Beaucoup de personnes nous ont prié de faire connaître aux autorités compétentes l'horrible état de la route qui conduit au pavillon St. Pierre. Ce chemin est vraiment dans un état à mettre en danger les individus, les chevaux et les voitures. Le long du terrain des seigneurs, surtout la route est effrayante. Nous n'avons presque aucune promenade aux environs de Montréal; celle du pavillon St. Pierre serait la plus agréable, si la route était bien entretenue et surtout si le chemin de ligne qui va du pavillon aux Lachine était en bon état. D'ailleurs, cette route est très fréquentée par les personnes qui habitent le long du fleuve St. Laurent, le bas Lachine, et par les individus qui se rendent au moulin de Lachine. L'inspecteur des chemins devrait s'en occuper immédiatement, et le sous-voyer chargé de cette partie des chemins devrait poursuivre indistinctement tous ceux qui ne se conforment pas à la loi.

Le Populaire feint de trouver fort étonnant que l'éditeur de l'Ami du Peuple ait vu avec plaisir que Lord Durham soit dépourvu de préjugés contre les Canadiens; nous sommes accoutumés à voir notre confrère s'efforcer de persuader au public que nous sommes les ennemis des Canadiens et nous savons par quel calcul il le fait; mais nous avons aussi la satisfaction de penser que ses efforts sont dûment appréciés par le public, et nous avons en dernier lieu les preuves les plus convaincantes du peu de cas que les personnes de toutes les nuances politiques font de ses continuelles protestations. Le Populaire s'obstine aussi à vouloir persuader au public que nous marchons sur la même ligne que le Herald. Ceux qui lisent les deux feuilles savent à quoi s'en tenir à ce sujet, et nous nous inquiétons peu des platitudes que le petit éditeur peut débiter à ce sujet. Nous avons secondé le Herald lorsque nous avons cru qu'il faisait bien; nous l'avons blâmé lorsque nous avons cru qu'il faisait mal, sans nous inquiéter de sa colère plus que nous nous inquiétons de celle du Populaire. Nous ne sommes pas surpris du reste, que le Populaire connaisse depuis longtemps tout ce que le correspondant écrit de Québec à l'Ami du Peuple. Le Populaire connaît tout et devine tout; car quelque ce soit l'événement qui arrive, lorsqu'il est une fois bien constaté, le Populaire s'écrie: "Nous avions dès longtemps prévu, etc."

GREAT BRITAIN.—Ce navire de commerce commandé par le capitaine Swinburne, s'était échoué près du port, sur un bas-fond, mercredi dernier, en partant pour Québec et l'Angleterre avec toute sa charge. Le Canada fit ce jour-là de vains efforts pour le remettre à flot. Le Great Britain a été obligé de se décharger d'une partie de sa cargaison, et jeudi dernier, après de grands efforts, le Canada est parvenu à le retirer du mauvais pas où il s'était jeté.

Tous les magistrats du district de Montréal ont reçu une circulaire, par laquelle ils sont invités à transmettre au secrétaire général, M. Buller, une liste des warrants qu'ils ont décernés pendant la rébellion, pour haute-trahison et sédition; et une copie des affidavits qu'ils ont devant eux. On savait lundi à Québec, et mardi ici que cette mesure était adoptée, et le Populaire de mercredi dit très modestement qu'il "ose en recommander l'adoption au gouverneur-général." Il ne manquera pas ensuite de s'en faire honneur.

HAUT-CANADA.—Le gouvernement américain semble décidé, cette fois à remplir ses devoirs envers le gouvernement britannique. Le gouverneur Marcy, s'est rendu sur les frontières avec un détachement de soldats et cherche les pirates qui ont attaqué, le Sir Robert Peel. Plusieurs ont été arrêtés et envoyés à la prison d'Auburn. Le gouverneur Marcy offre \$500 pour l'arrestation d'un nommé Hugh Scanlan.

LE GOUVERNEMENT AMERICAIN JUGÉ PAR SES ADMINISTRÉS.—On lit dans un journal d'Albany: "Il n'y a pas au monde de gouvernement administré d'une manière aussi corrompue et aussi pitoyable que le nôtre."

Certes jamais journal américain ne parla d'une manière aussi vraie et aussi exacte; jamais il ne peignit mieux le gouvernement de nos voisins, si toutefois on peut appeler gouvernement leurs ridicules institutions, bonnes seulement à gouverner un monde idéal. Le gouvernement américain est un gouvernement monstrueux; car il ne protège ni la religion, ni la vie, ni les propriétés. Pendant quelque temps les enthousiastes l'ont admiré, les gens réfléchis l'ont regardé en pitié, et il est maintenant à un point tel qu'il ne peut subsister sans bouleversement.

COXWORTH.—Vendredi prochain, M. Brunelle professeur de musique en cette ville, dont la réputation n'a pas besoin d'éloges, se propose de donner un concert, à l'Hôtel Masco, assisté de jeunes amateurs de l'école musicale de cette ville, qu'il a formés lui-même. Les talens et le goût de M. Brunelle nous assurent d'avance du succès de la soirée. Nous engageons tous les amateurs de bonne musique à s'y trouver.

Nous avons entendu dire et lu dans quelques journaux que Lord Durham avait souscrit 100 guinées pour les courses de Québec; cette générosité est digne du noble lord. Il est probable que les courses de Montréal se ressentiront aussi de sa munificence, car on pense que le gouverneur sera ici dans le temps de nos courses. La bourse de la reine de 50 guinées doit être donnée aussi à Québec cette année.

Le grand nombre d'officiers qui sont maintenant en Canada, et leur goût bien connu pour ce beau divertissement nous assurent que les courses de cette année seront de beaucoup supérieures à celles que nous avons eues dernièrement. D'après six jours on s'occupe à paver la rue Notre Dame. Il y en a déjà sept ou huit pieds de pavés. On peut s'espérer qu'en l'année 1846, l'ouvrage sera fini.

Les sympathies Américaines continuent à brûler activement tous les ouvrages du capitaine Marryat qui tombent sous leurs mains. Tant mieux pour l'auteur et pour ses libraires. Le bruit a couru en cette ville jeudi, que deux officiers du 71e s'étaient noyés en traversant de cette ville à l'Isle Ste. Hélène. Nous sommes heureux de pouvoir assurer que ce bruit était faux; ces deux officiers ont accompagné à Québec leur colonel, l'hon. C. Grey.

Le prince de Joinville est reparti pour France; son père L. P. a désiré avoir tous ses enfans auprès de lui pendant les journées de juillet. Louis Philippe est très exact à fêter l'anniversaire de ces jours de révolte, mais il oublie bien facilement les promesses brillantes qu'il fit alors à la France. 37 hommes et 37 chevaux du 7e. hussards sont arrivés hier dans le brig de transport Arab, remorqué par le British America.

MARINE ROYALE.—Le navire de commerce commandé par le capitaine Swinburne, s'était échoué près du port, sur un bas-fond, mercredi dernier, en partant pour Québec et l'Angleterre avec toute sa charge. Le Canada fit ce jour-là de vains efforts pour le remettre à flot. Le Great Britain a été obligé de se décharger d'une partie de sa cargaison, et jeudi dernier, après de grands efforts, le Canada est parvenu à le retirer du mauvais pas où il s'était jeté.

Tous les magistrats du district de Montréal ont reçu une circulaire, par laquelle ils sont invités à transmettre au secrétaire général, M. Buller, une liste des warrants qu'ils ont décernés pendant la rébellion, pour haute-trahison et sédition; et une copie des affidavits qu'ils ont devant eux. On savait lundi à Québec, et mardi ici que cette mesure était adoptée, et le Populaire de mercredi dit très modestement qu'il "ose en recommander l'adoption au gouverneur-général." Il ne manquera pas ensuite de s'en faire honneur.

HAUT-CANADA.—Le gouvernement américain semble décidé, cette fois à remplir ses devoirs envers le gouvernement britannique. Le gouverneur Marcy, s'est rendu sur les frontières avec un détachement de soldats et cherche les pirates qui ont attaqué, le Sir Robert Peel. Plusieurs ont été arrêtés et envoyés à la prison d'Auburn. Le gouverneur Marcy offre \$500 pour l'arrestation d'un nommé Hugh Scanlan.

LE GOUVERNEMENT AMERICAIN JUGÉ PAR SES ADMINISTRÉS.—On lit dans un journal d'Albany: "Il n'y a pas au monde de gouvernement administré d'une manière aussi corrompue et aussi pitoyable que le nôtre."

Certes jamais journal américain ne parla d'une manière aussi vraie et aussi exacte; jamais il ne peignit mieux le gouvernement de nos voisins, si toutefois on peut appeler gouvernement leurs ridicules institutions, bonnes seulement à gouverner un monde idéal. Le gouvernement américain est un gouvernement monstrueux; car il ne protège ni la religion, ni la vie, ni les propriétés. Pendant quelque temps les enthousiastes l'ont admiré, les gens réfléchis l'ont regardé en pitié, et il est maintenant à un point tel qu'il ne peut subsister sans bouleversement.

COXWORTH.—Vendredi prochain, M. Brunelle professeur de musique en cette ville, dont la réputation n'a pas besoin d'éloges, se propose de donner un concert, à l'Hôtel Masco, assisté de jeunes amateurs de l'école musicale de cette ville, qu'il a formés lui-même. Les talens et le goût de M. Brunelle nous assurent d'avance du succès de la soirée. Nous engageons tous les amateurs de bonne musique à s'y trouver.

Nous avons entendu dire et lu dans quelques journaux que Lord Durham avait souscrit 100 guinées pour les courses de Québec; cette générosité est digne du noble lord. Il est probable que les courses de Montréal se ressentiront aussi de sa munificence, car on pense que le gouverneur sera ici dans le temps de nos courses. La bourse de la reine de 50 guinées doit être donnée aussi à Québec cette année.

Le grand nombre d'officiers qui sont maintenant en Canada, et leur goût bien connu pour ce beau divertissement nous assurent que les courses de cette année seront de beaucoup supérieures à celles que nous avons eues dernièrement. D'après six jours on s'occupe à paver la rue Notre Dame. Il y en a déjà sept ou huit pieds de pavés. On peut s'espérer qu'en l'année 1846, l'ouvrage sera fini.

Les sympathies Américaines continuent à brûler activement tous les ouvrages du capitaine Marryat qui tombent sous leurs mains. Tant mieux pour l'auteur et pour ses libraires. Le bruit a couru en cette ville jeudi, que deux officiers du 71e s'étaient noyés en traversant de cette ville à l'Isle Ste. Hélène. Nous sommes heureux de pouvoir assurer que ce bruit était faux; ces deux officiers ont accompagné à Québec leur colonel, l'hon. C. Grey.

Le prince de Joinville est reparti pour France; son père L. P. a désiré avoir tous ses enfans auprès de lui pendant les journées de juillet. Louis Philippe est très exact à fêter l'anniversaire de ces jours de révolte, mais il oublie bien facilement les promesses brillantes qu'il fit alors à la France. 37 hommes et 37 chevaux du 7e. hussards sont arrivés hier dans le brig de transport Arab, remorqué par le British America.

MARINE ROYALE.—Le navire de commerce commandé par le capitaine Swinburne, s'était échoué près du port, sur un bas-fond, mercredi dernier, en partant pour Québec et l'Angleterre avec toute sa charge. Le Canada fit ce jour-là de vains efforts pour le remettre à flot. Le Great Britain a été obligé de se décharger d'une partie de sa cargaison, et jeudi dernier, après de grands efforts, le Canada est parvenu à le retirer du mauvais pas où il s'était jeté.

Tous les magistrats du district de Montréal ont reçu une circulaire, par laquelle ils sont invités à transmettre au secrétaire général, M. Buller, une liste des warrants qu'ils ont décernés pendant la rébellion, pour haute-trahison et sédition; et une copie des affidavits qu'ils ont devant eux. On savait lundi à Québec, et mardi ici que cette mesure était adoptée, et le Populaire de mercredi dit très modestement qu'il "ose en recommander l'adoption au gouverneur-général." Il ne manquera pas ensuite de s'en faire honneur.

HAUT-CANADA.—Le gouvernement américain semble décidé, cette fois à remplir ses devoirs envers le gouvernement britannique. Le gouverneur Marcy, s'est rendu sur les frontières avec un détachement de soldats et cherche les pirates qui ont attaqué, le Sir Robert Peel. Plusieurs ont été arrêtés et envoyés à la prison d'Auburn. Le gouverneur Marcy offre \$500 pour l'arrestation d'un nommé Hugh Scanlan.

LE GOUVERNEMENT AMERICAIN JUGÉ PAR SES ADMINISTRÉS.—On lit dans un journal d'Albany: "Il n'y a pas au monde de gouvernement administré d'une manière aussi corrompue et aussi pitoyable que le nôtre."

LIBERTE CHERIE, de l'Opéra du CHALET,

CORRIGEE POUR L'AMI DU PEUPLE, PAR M. J. C. BRAUNEIS.

Allegretto.

Dans ce mo - deste et simple a -
Here, in my own se - clu - ded

Nul ne peut com - mander que moi,
The charm is this, that I am free;

Je suis libre,
If I wed

heureuse et tran - quil - le ;
oh, Sir, there's no tell - ing

Je puis cou - tir par - tout, je crois, Sans qu'un ma - ri - gronde a - près moi.
How ve - ry great my spouse may be, And that I'm sure would not suit me.

Et si quelqu'a-mou - reux soupçonneux me fo - sait les grands yeux, moi je ris,
For if I laugh h'll think it wrong, And bid me hold my tongue, hold my tongue.

moi je ris, et je dis : Li - ber - té ché - ri - e, Seul bien de la vi - e,
hold my tongue, hold my tongue. Li - ber - ty for - me No man's wife I'll be;

Li - ber - té ché - ri - e rè - gne tou - jours là. tra la tra la tra la tra la
Li - ber - ty for - me I'll be e - ver free. tra la tra la tra la

Li - ber - té ché - ri - e, Seul bien de la vi - e,
Li - ber - ty for - me No man's wife I'll be;

Li - ber - té ché - ri - e rè - gne tou - jours là. ah
Li - ber - ty for - me I'll be e - ver free. ah

2me COUPLÉ,

J'irais, quand je suis la maîtresse,
Me donner un maître ? oui dà !
Pour qu'à la danse où l'on s'empresse,
Quand un galant m'invitera
Mon mari dise : " restez là."
Un époux en fureur me fait peur ;
C'est alors que mon cœur me dirait
Qu'en secret, oui qu'en secret,
Liberté chérie
Seul bien de la vie,
Liberté chérie
Règne toujours là.

2d VERSE.

I have been told how wives are slighted,
And no rude man shall use me so ;
If I wed—when to dance invited,
I have no doubt he would say " no,
" My dear, stay here—you shall not go."
But if he tried to clip my wing,
I'm sure I still should sing, still should sing—
Yes ! I'm sure I still should sing—
Liberty for me
No man's wife I'll be ;
Liberty for me
I'll be ever free.